

ALEX EVANS

SORCIERES ASSOCIEES



actisf

SORCIÈRES ASSOCIÉES

(EXTRAIT)

Collection sous la direction d'Audrey Alwett

© **Éditions ActusF**, collection Bad Wolf, février 2017
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

www.editions-actusf.fr

ISBN : 978-2-36629-832-1 // EAN : 9782366298321

Vampires et zombies



TANIT

Une main subtile glissa le long de mon échine pour taquiner ma croupe. J'entrouvris les yeux. Un rayon de soleil filtrait entre les rideaux.

— Réveillée, ma belle Tanit ? Que dirais-tu si on remettait ça ?

La main remonta le long de mon flanc pour effleurer mon sein gauche. Mon regard se posa sur la pendule. Dix heures. Mon premier rendez-vous était à treize. J'avais assez de temps soit pour un petit déjeuner complet avec œufs, toasts et journaux, soit pour une partie de jambes en l'air avec ce type que j'avais plumé la veille au casino. Nul au poker, mais expert au lit. Ses doigts abandonnèrent mon sein et descendirent au creux de mon bas ventre. Tant pis pour le petit déjeuner.

Lorsqu'il fut parti, je m'attardai à ma toilette. Moi, j'aime les nippes tape-à-l'œil. C'est Padmé, mon associée, qui porte

toujours des saris discrets et insiste sur l'importance de présenter une image de sérieux. Mais une sorcière a-t-elle besoin d'avoir l'air sérieuse ? On n'est pas des notaires ! Les sorciers ont été des excentriques depuis la nuit des temps ! J'accrochai deux grosses émeraudes à mes oreilles et attachai mes cheveux auburn sur le sommet du crâne. J'optai pour une tenue nordiste bâtarde avec une chemise décolletée, une longue jupe en soie rouge et un corselet noir qui mettait ma taille bien en valeur.

Vingt minutes plus tard, je descendis du rickshaw à vapeur au début de la Voie des Vents. À cette heure, l'embouteillage était tel qu'il était plus simple de finir le chemin à pied. Auto-tracteuses, vélocipèdes, motocyclettes, chariots à bras et attelages de bœufs luttaient pour chaque centimètre de la grande avenue. J'aurais pu utiliser mon sortilège de transfert pour me retrouver directement dans mon bureau, mais tout sorcier vous dira qu'il ne faut pas abuser du *Pouvoir*. J'achetai une pomme à un vendeur ambulancier et mordis dedans tout en me frayant un chemin dans la foule cosmopolite, surtout des femmes dans ce quartier commerçant. Nadinites en sarong, Ilharites en shalwar kamis, Stésiennes en tunique, Parassies en sari, sans compter quelques Nordistes dont les jupes à tournure prenaient la place de deux hommes.

C'était la saison des moussons et la chaleur humide était à son maximum. Des nuages gonflés de pluie menaçaient de se rompre à tout instant au-dessus de ma tête. Certains haïssaient cette cité. Moi, je l'ai eue dans le peau dès le premier jour. Jarta était parvenue à rester un port franc depuis plus de deux millénaires. Peu de règles, peu de contraintes, pas d'idéologie, pas de religion. Sa première loi était celle du fric. Tout le monde

avait quelque chose à vendre ou à acheter dans ses murs. Elle changeait tout le temps, se réinventait sans cesse mais au fond, elle restait toujours la même : la légendaire Cité Près de la Mer. Les Nordistes y côtoyaient les Méralais, les Îliens s’y chamaillaient avec les Érites et on y voyait même des Nadinites s’acquiescer avec des Parassies : Padmé et moi avions ouvert notre cabinet sept ans auparavant et les affaires étaient florissantes.

Le *Pouvoir* ou magie, cette énergie insaisissable, avait disparu quatre cents ans auparavant. Depuis une vingtaine d’années, il était revenu, ramenant des créatures qui avaient disparu au point de n’être plus que des légendes. Désormais, krakens et léviathans créchaient au fond des abysses marins. Gremlins et lutins nichaient dans les cimetières. Elfes et sylves batifolaient dans les forêts et on en comptait bien d’autres. Ces bouleversements apportaient des opportunités lucratives pour ceux qui étaient prêts à prendre des risques. La sorcellerie avait toujours été un métier fascinant, profitable et dangereux. Un métier pour moi, en somme. Techniquement, j’avais la chance ou la malchance d’être plus qu’une sorcière ordinaire : j’avais le *don*. Je percevais le *Pouvoir* et je pouvais même le manipuler... Parfois.

La frénésie de construction qui avait saisi Jarta depuis deux ans, démolissant les bicoques comme les palais, les temples antiques et les cimetières, réveillant esprits, goules et démons, s’était avérée une véritable aubaine. Cependant, la concurrence commençait à se faire sentir : des sorciers nadinites, parassis et même yartégiens affluaient, attirés par l’argent et l’absence de réglementation.

J’arrivai à l’immeuble moderne orné de pieuvres qui abritait notre cabinet peu avant treize heures et pris l’ascenseur, une

élégante cage de fer et de bronze. Ses engrenages cliquetaient, faisant des échos dans le vaste hall. Ils avaient besoin d'être huilés. La compagnie d'entretien allait encore se faire remonter les bretelles. Je dépassai la grande porte sur laquelle une plaque en cuivre annonçait : *Amrithar et Murali, sorcières associées. Conseil en surnaturel, thaumaturgie, exorcismes.* Avec ma clé, j'ouvris la porte suivante, plus petite, qui se prolongeait par un couloir étroit. Elle me permettait de rejoindre mon bureau sans traverser la salle d'attente.

Dès que je posai la main sur la poignée, une onde de *Pouvoir* pulsatile, vivante, me taquina les sens. Dans une cité où l'on pouvait croiser une fée ou une sirène dans les grands magasins, ce n'était pas totalement inhabituel, mais celle-ci ne me fit penser à aucune de ces créatures. En fait, elle m'évoqua quelque chose de bien plus sinistre. La pierre que je portais à l'annulaire gauche me brûla le doigt, virant au noir. La créature avait été identifiée. L'adrénaline se déversa dans mes veines. J'aurais bien aimé avoir Padmé à mes côtés, elle a une façon de s'y prendre avec les êtres magiques, mais à cette heure, elle était à l'autre bout de la ville, en train d'exorciser une boutique qui bordait la Cité des Morts.

Notre stagiaire m'attendait dans mon bureau, l'air mal à l'aise.

— Bonjour, Onésime, que se passe-t-il ?

— Cassandra vous fait dire qu'il y a un monsieur... un peu étrange.

— Comment ça ?

— Eh bien... Il lui fait froid dans le dos.

— Et vous, vous en pensez quoi ?

— Heu...

Onésime est un Nordiste blond et potelé. Comme tous ceux de ces contrées, il n'a pas du tout l'habitude de fréquenter les femmes. Travailler avec trois d'entre elles lui fait régulièrement perdre ses moyens. On espère qu'il va s'y habituer, mais c'est long...

— Vous êtes un futur sorcier, mon ami. Vous devez avoir une opinion.

— Eh ben... il me fait froid dans le dos, à moi aussi. Il doit porter un talisman très puissant.

— Avez-vous déjà vu un vampire, Onésime ?

Il devint encore plus pâle qu'il ne l'était.

— Quoi ?!

— Observez-le bien, c'est une occasion rare.

— Mais... Il va nous dévorer !

Je me dirigeai vers la porte qui donnait sur la salle d'attente et ouvris une petite fente dissimulée dans les courbes d'une moulure.

— Dans ce cas, ce serait déjà fait. Comme il a pris rendez-vous comme n'importe quel client, je vais le recevoir.

Sur un fauteuil à l'écart était assis un Nordiste aux traits acérés, fin comme une corde et blanc comme un linge, sapé d'un costume clair et coiffé d'un Panama. L'onde pulsatile venait de lui. Je me demandai ce qu'il faisait là. D'habitude, ces créatures ne fréquentaient pas notre dimension. Heureusement, d'ailleurs. Autrefois, il leur arrivait d'y tomber par accident. Des légendes faisaient mention de quelques mages yartégiens capables de les invoquer et de les tenir en leur pouvoir. Le processus était secret, si secret que personne à ce jour n'avait pu

le retrouver. On savait seulement qu'il était complexe et dangereux. De plus, il fallait fournir au vampire un cadavre pour lui servir de véhicule dans notre monde. Un macchabée très frais dont les organes n'avaient pas eu le temps de se décomposer...

J'ouvris le placard à fusils, décrochai le Peterson 112 et le tendis à Onésime. Celui-ci alla se poster derrière la porte par laquelle j'étais entrée. Ensuite, je vérifiai mon propre système de sécurité, un tromblon de ma fabrication dissimulé dans le bureau, que l'on pouvait actionner d'une pression du genou. Enfin, je m'assurai que mon revolver dans le tiroir était bien chargé. Je ne me faisais pas d'illusions : il fallait plus qu'une balle de fusil à éléphants pour arrêter ce genre de créature.

J'ouvris la porte sur la salle d'attente. Cassandra, la réceptionniste, appela d'une voix mal assurée :

— Monsieur Watson ?

Je fis mon sourire le plus aimable.

La créature se leva et entra sans un mot.

Pendant qu'il se laissait tomber dans le fauteuil réservé aux clients, je m'installai derrière mon bureau sans le quitter des yeux. Peu d'humains avaient des réflexes assez foudroyants pour pouvoir battre un vampire de vitesse. Je me vantais d'en faire partie.

— Que puis-je faire pour vous, Monsieur ?

— Tu sais qui je suis.

— Ça ne change pas ma question.

Il m'examina avec suspicion. Croyez-le ou non, mais toutes les créatures magiques se méfient des humains. Même les buveurs de sang. Même les dragons. Surtout les dragons.

Finalement, il articula :

— Un de tes congénères m'a piégé. Il a trouvé un moyen de me happer dans votre dimension... Il me tient en son pouvoir et m'a déjà obligé à tuer un homme.

La surprise me coupa le sifflet. Qui avait pu retrouver ce procédé ? Et dans quel but ? Les anciens utilisaient ces démons pour garder un objet, un temple, une tombe, pas saigner des gars aux quatre coins de la ville. Les gens savaient se tenir en ces temps-là ! Je finis par demander :

— Qui vous a... capturé ?

— Je ne sais pas. Tout ce qui le touche est comme brouillé dans ma mémoire. Même sa voix m'a semblé parvenir comme réverbérée par un long écho.

— Pas étonnant s'il vous a envoûté... Savez-vous comment il s'y est pris ?

— Non, sinon je ne serais pas ici !

J'eus la distincte impression que mon visiteur était à court de patience, un signe de faim chez ses congénères.

— Je vous prie de rester calme. J'ai besoin de connaître certains éléments. Malheureusement, mon cerveau ne fonctionne pas à la même vitesse que le vôtre.

Il fronça les sourcils, se demandant s'il s'agissait d'une simple déclaration, de flatterie ou d'ironie. J'enchaînai :

— L'homme que vous avez tué sur son ordre, à quoi ressemblait-il ?

Il fit un geste d'agacement.

— Ben à un humain ! J'étais comme dans un rêve...

Pour la plupart des démons, vampires et autres génies, tous les humains se ressemblent. À peine s'ils peuvent distinguer les adultes des enfants et les mâles des femelles.

— Avait-il des cheveux ou était-il chauve ?

Au bout d'une dizaine de questions-réponses, je parvins à établir que sa victime était d'âge moyen, la peau sombre, de petite taille, avec des lunettes. Il semblait l'avoir trouvé trois ou quatre jours auparavant aux abords du quartier de la Lagune, près du Petit Canal.

— Comment se fait-il que votre ravisseur vous ait laissé libre d'aller et venir ?

— Il se fiche pas mal de ce que je peux faire quand il n'a pas besoin de moi, je suppose. Et j'ai faim.

Je me forçais à ne pas sauter sur mes pieds.

— Très bien. Je vais trouver cet homme. En attendant, allez au 12 rue de la Salamandre. C'est un petit refuge pour créatures magiques, tenu par le Docteur Gamal, un ami. Il vous procurera du sang... en quantité limitée. Il rachète les stocks périmés de l'hôpital. Vous ne mangerez aucun humain dans cette cité... Ou ailleurs dans cette dimension. Ça fait partie des termes de notre contrat.

Il fit la grimace.

— Si vous voulez que je vous aide à retourner dans votre monde, vous allez faire ce que je dis.

Le vampire me fixa, les yeux flamboyants. J'ai eu le canon d'une arme pointé sur moi à de nombreuses occasions. C'était beaucoup moins impressionnant.

— Bien, finit-il par laisser tomber d'un ton maussade. Et pour le paiement ?

— Le tarif habituel.

Il se leva et sortit sans un mot. J'attendis de le voir quitter l'immeuble de ma fenêtre et poussai un profond soupir. Onésime entra.

— Par les Dieux, il va dévorer la moitié de la ville !

— La plupart des créatures magiques respectent leur parole. Pas comme nous... Au travail ! Vous allez m'éplucher les journaux des trois derniers jours et voir si des hommes correspondant à sa description ont disparu ou ont été retrouvés massacrés près du Petit Canal.

La suite de l'après-midi se déroula sans incident. J'eus une demande d'exorcisme d'un esprit farceur, une commande de talisman protecteur... Je finissais de coucher les spécifications dans le registre lorsque des cris, des huées et des coups de sifflet me parvinrent de l'extérieur. Je me tournai vers la fenêtre et écartai les lames du store vénitien.

Sur la Voie des Vents, en contrebas, la police avait réussi l'exploit de dégager la circulation. Un défilé silencieux remontait l'avenue sous les huées. Je l'avais lu dans les journaux depuis des semaines. Des zombies. On les avait débarqués de deux cargos en provenance de Nadinh le matin même. À présent, ils traversaient toute la cité de leur pas mécanique pour rejoindre leur usine. Ils portaient encore les restes de leurs uniformes et certains exhibaient des plaies béantes, dont le sang avait séché depuis longtemps. À d'autres, il manquait une partie de la tête. Ils n'en avaient pas besoin. Je serrai les dents. La plupart avaient dû être très jeunes au moment de leur mort.

Des prototypes de zombies avaient d'abord été créés par l'unité de recherche ultra-secrète de sorcellerie militaire nadinite. Des années plus tard, au début de la Troisième Guerre du Détroit, entre le Nadinh et le Paras, ils avaient mis au point un processus semi-industriel de zombification grâce à des quantités infimes de jus de lotus noir. Leur pays manquait de trouffions

et ils espéraient réutiliser ceux qu'ils avaient perdus. Malheureusement, un zombie ne pouvait agir qu'en fonction d'instructions strictes. Tout ce qu'ils pouvaient faire sur un champ de bataille était de charger indistinctement. Les lance-flammes de leurs ennemis eurent tôt fait de les réduire en cendre. Aussi, l'état-major dut-il se résoudre à les utiliser à l'arrière, dans les usines. Bien sûr, il y eut des protestations et de violents coups de gueule, au début. Les Nadinites avaient beau avoir été fanatisés par vingt ans de propagande, ils pratiquaient le culte des morts. Transformer des macchabées en zombies était considéré comme une abomination. Mais les politiciens firent valoir que le devoir d'un soldat était de servir sa patrie, même au-delà du trépas. Ils citèrent l'exemple du Hiérophant Noir qui rappela à la vie tous les guerriers morts du Continent pour combattre une armée de démons. Bref, les gens finirent par s'habituer à l'idée et les récalcitrants furent envoyés aux mines. Cela avait suscité l'intérêt de plusieurs industriels. C'est ainsi qu'après une grève particulièrement dure de ses ouvriers, Norman Stanford avait passé commande de deux cents zombies pour sa chaîne de montage d'autotracteuses. L'essai ayant été concluant, il en avait fait venir d'autres, lançant la première usine au monde entièrement opérée par des morts-vivants. Une aubaine pour les Nadinites, à court d'argent, mais pas de macchabées.

Un zombie ne bouffe pas, ne dort pas, ne cause pas et ne pisse pas. Il peut durer de vingt-quatre à quarante-huit mois, selon l'état du corps avant le processus et la qualité du travail. Stanford les avait payés soixante aspres pièce, soit deux mois de la paye d'un ouvrier. Du jour au lendemain, presque tous les employés vivants de l'usine avaient été virés. Les autres

industriels suivaient l'expérience avec attention, mais malheureusement pour eux, la guerre avait pris fin, coupant net l'approvisionnement en cadavres frais.

Le gros du contingent défilait sous mes fenêtres à présent. Je notai qu'une partie n'était pas des Nadinites mais leurs adversaires : une bonne centaine de fusilières parassies, les cheveux coupés court, vêtues des restes de leurs uniforme vert. Décidément, les sorciers du Nadinh avaient récupéré tous les corps qu'ils pouvaient.

La pluie avait recommencé à tomber. Le silence avait fini par se faire. Pour une fois, même les Jartiens étaient mal à l'aise. Je sentis les larmes me monter aux yeux. Malgré moi, mes lèvres se mirent à remuer pour former les paroles de la prière des morts. La seule que je connaissais pour l'avoir récité des dizaines et des dizaines de fois. J'aurais pu être parmi eux.

Quelques sifflements s'élevèrent à nouveau alors que le cortège atteignait la Place du Merlion. Un pavé atterrit sur le sol entre deux morts-vivants. J'entendis « Blasphémateurs ! » et sur un ton totalement différent « À bas le capital ! » Des policiers se ruèrent dans la foule, à la recherche des fauteurs de trouble. Je laissai retomber le store, me servis un verre de cognac et revins m'asseoir devant mon bureau. Padmé disait que la magie allait trop loin. Elle n'avait peut-être pas tort.

Je repris mes esprits et ouvris à nouveau la porte sur la salle d'attente. Il ne restait plus qu'un client, un autre Nordiste corpulent et barbu d'un certain âge. Comme la plupart de ses compatriotes, il portait beaucoup trop de fringues. Ses yeux bleus avaient une acuité peu commune. Des yeux de prédateur. La réceptionniste annonça :

— Monsieur Stanford.

Je lui souris et m'effaçai pour le laisser passer, tout en ravalant ma surprise : Stanford ? Comme les automotrices et les zombies qui défilait dans la rue ? Je me carrai dans mon siège et pris mon air le plus professionnel :

— Alors, que puis-je faire pour vous, Monsieur Stanford ?

— Tout d'abord, je vous demande le secret le plus absolu.

— Mais bien entendu. Nous avons l'habitude des affaires confidentielles. Quel est votre problème ?

— Je suis victime d'un sabotage.

— Ah ?

— Comme vous le savez, dit-il d'un ton suffisant, je possède les deux plus grandes usines d'autotracteuses de la cité. La première est entièrement opérée par des zombies et a très bien fonctionné pendant des mois. Mais il y a eu une série d'incidents.

— Que voulez-vous dire ?

— Plusieurs véhicules ont présenté des dysfonctionnements, bien qu'ils aient passé tous les tests de vérification. Ensuite, des machines sont tombées en panne, arrêtant toute la chaîne de montage.

— Je vois. Mais pourquoi venez-vous me consulter ? Si vous soupçonnez des actes de malveillance, c'est du ressort de la police ou peut-être d'un détective privé...

— La police ! grogna-t-il avec mépris. Une bande d'incapables. J'ai embauché l'agence Pilkerton et ils n'ont rien trouvé. Mais ils ont suggéré qu'il s'agissait peut-être d'un problème magique, comme une malédiction.

C'est incroyable à quel point les gens les plus rationnels sont enclins à invoquer la magie dès qu'il y a quelque chose qu'ils

n'arrivent pas à résoudre ! Mais cela faisait rentrer de l'argent dans nos caisses sans effort.

— Qu'est-ce qui leur a fait dire ça ?

— Ils n'ont rien trouvé de matériel. Personne n'est entré dans l'usine. Il n'y reste que trois hommes vivants, des employés fidèles que je connais depuis vingt ans. Cependant, beaucoup d'ouvriers dont je me suis séparé à l'arrivée des zombies ont été... très mécontents. La plupart étaient des immigrés méralais. Alors les détectives pensaient que l'un d'eux avait pu jeter une malédiction pour se venger.

Il eut un reniflement de mépris. Comme tout Nordiste, il croyait en la Voie. Les Anciens Dieux, les esprits et autres étaient pour lui un ramassis de superstitions. Il concevait le *Pouvoir* comme une forme d'énergie qui s'utilisait avec profit, mais son aspect métaphysique lui échappait totalement. Je n'avais aucune chance de le lui faire comprendre.

— Si l'un de vos anciens ouvriers avait la capacité de manipuler la magie, il n'aurait pas travaillé dans une usine, Monsieur Stanford. Vos détectives pensaient-ils à un individu en particulier ?

Je crus voir passer une ombre fugace sur son visage, mais elle fut immédiatement remplacée par une expression de dédain.

— Il y avait plusieurs meneurs lors de la dernière grève...

L'histoire habituelle. Je pris mon stylographe :

— Quels étaient leurs noms ?

Il eut un mouvement d'impatience :

— Je ne les ai pas retenus, mais je vous les ferai parvenir.

— D'autres personnes auraient-elles pu avoir intérêt à vous lancer ce genre de sort ?

— Entre mes concurrents et divers activistes politiques et religieux, ce ne sont pas les suspects qui manquent !

Je secouai la tête d'un air plein de sympathie.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Les incidents que vous m'avez décrits ne me semblent pas particulièrement graves. Si quelqu'un vous en voulait vraiment et avait les moyens de lancer une malédiction, il aurait déjà brûlé votre maison, avec vous à l'intérieur.

— Nombre de mes adversaires sont opposés à l'usage des zombies. S'ils me discréditent en montrant des malfaçons dans mes véhicules, ils auront réussi.

Ça, j'en doutais. Ces individus avaient tout intérêt à faire quelque chose de bien plus spectaculaire que quelques cafouillages. Mais je n'allais pas faire part de mon opinion à Stanford. Cette enquête, c'était du fric facile. Au plus deux jours de boulot pour conclure qu'il n'y avait rien de surnaturel. Il y avait bien à l'arrière de mon esprit une petite voix qui me disait de ne pas me mêler d'affaires de zombies, mais je la refoulai comme un reste des superstitions de mon enfance.

— Bien, nous allons étudier votre problème, repris-je d'un ton professionnel. Cependant, je crains de ne pas trouver grand-chose. Il me faudra une copie du rapport de Pilkerton, bien sûr.

— Vous l'aurez ce soir.

— Voyons... où est située votre usine exactement ?

— À l'Ancienne Mangrove.

Je fis un effort de mémoire.

— Il y avait un cimetière sur la berge est.

Il haussa les épaules.

— Comme partout.

En effet. Une cité vieille de plusieurs millénaires devait bien laisser ses macchabées quelque part. Depuis deux siècles, le problème avait été réglé par la pratique généralisée de la crémation, sinon, on n'aurait pu creuser nulle part sans tomber sur des ossements. Mais l'Ancienne Mangrove n'était pas réputée abriter des tombeaux à problèmes.

— Avez-vous pratiqué les rituels de purification ?

— Oui, j'ai payé un prêtre... Plus pour le public que pour le reste.

— Je suppose que vous ne croyez pas à ces choses, la purification, les dettes mystiques et autres...

— Non.

Je soupirai.

— Comme vous êtes mon client, il est de mon devoir de vous informer que s'il y a effectivement une explication... non naturelle à ces incidents, il faudra sans doute la chercher de ce côté. La magie a une composante matérielle et métaphysique. Pour comprendre la matérielle, il suffit de quelques appareils. Pour la partie métaphysique... Il est très facile de faire une erreur de calcul dessus.

Pendant que je parlais, il consulta la montre qu'il avait sortie de son gousset. L'audience était terminée. Il allait sans doute se rendre à un autre rendez-vous.

— Je me fiche de savoir comment vous faites. J'ai un problème, je vous paie pour le résoudre. Dans dix jours, la chaîne de montage fabriquera des chars d'assaut. J'ai une commande de deux cents pièces à livrer au Nadinh dans quatre mois, je ne peux me permettre des incidents de ce genre.

2

Chirurgiens et gremlins



PADMÉ

L'exorcisme fut un peu plus long que prévu. Je n'eus pas le temps de repasser par le bureau pour voir ce que fabriquait Tanit. J'étais déjà en retard. La pluie avait cessé lorsque je descendis du rickshaw à vapeur. On voyait même un pan de ciel étoilé. Comme toujours lorsque je venais dans ce quartier, je jetai un coup d'œil prudent autour de moi, avant de me diriger vers la grande porte. Il était près de minuit, mais même à cette heure, sans un souffle de vent, la chaleur était à peine tolérable.

Le refuge des Aidants Sans Visage me reçut avec son mélange habituel d'odeurs de pourriture, de déjections et de savon noir. J'enfilai ma tunique et ma cagoule. Je n'étais plus Padmé Amrithar, mais Sœur Lotus, une Aidante parmi d'autres. L'infirmière-panseuse m'attendait dans le couloir. Elle me poussa vers le bloc du fond, tout en me résumant le cas du premier patient :

— Un adolescent. Amené il y a une demi-heure. Coup de couteau dans l'abdomen dans un tripot des Sept Cadran. Il a perdu beaucoup de sang. Frère Rose est déjà bloqué sur une hémorragie de la délivrance...

Lorsque j'entrai dans le bloc opératoire, tout était prêt. Le ventre du gamin avait déjà été ouvert par son agresseur. J'agrandis un peu l'ouverture. Un flot de sang me gicla au visage. Entre le liquide poisseux et les caillots, je n'y voyais rien. À tâtons, je finis par dégager l'aorte et mis un clamp dessus. La tension retomba dans la pièce. Je pus faire l'inventaire des dégâts dans une ambiance plus calme. L'arme avait dû être longue, peut-être un kriss ou un coutelas. Elle avait traversé le grêle en plusieurs endroits, cisailé le duodénum et coupé plusieurs vaisseaux. Cinquante centimètres de grêle partirent au baquet, et je passai les deux heures suivantes à suturer le reste. Alors que je fermais la peau, Frère Rose passa la tête par la porte. Il me regarda travailler en silence pendant quelques minutes, avant d'être appelé dans une autre salle. J'enchaînai sur deux césariennes, une appendicite et un abcès de la gorge.

Lorsque je sortis du bloc opératoire, une aube grise se levait au-dessus des arcades sévères de l'antique bâtiment. Derrière, j'apercevais les taudis de la Termitière. Le refuge des Aidants Sans Visage se dressait là depuis des siècles, seul abri pour les déshérités de la cité. Je soupirai. Je dégoulinais de sueur, étouffant sous ma cagoule, mais les règles étaient strictes. Pas de visage, pas de nom, pas de bijou, pas de tatouage, pas de signe. Pas de dieu, pas de symbole. Si vous étiez là, c'était pour aider, pas pour vous faire admirer ou faire avancer une cause

quelconque. J'allais me diriger vers les vestiaires, lorsque la voix de Frère Rose m'interpella.

— Sœur Lotus, je peux vous parler, une minute ?

— Oui ?

— Heu... Hum... Je sais que nous en avons déjà discuté, mais il y a un poste d'assistant qui va être libre à la Faculté et je pensais...

— En effet, nous en avons déjà discuté.

Même si les Aidants sont supposés être anonymes, dans la réalité, il est difficile de l'être complètement. Surtout si vous avez choisi deux professions aussi voyantes que les miennes. Le monde des médecins est aussi petit que celui des sorciers, tout se sait très vite. Frère Rose était le Doyen de la Faculté. Cela faisait au moins six mois qu'il me tannait pour rejoindre les rangs des universitaires.

— J'aimerais vraiment que vous y réfléchissiez, Sœur Lotus. Vous gâchez votre talent.

— Je l'utilise là où il sert à quelque chose. Vos étudiants n'ont qu'à venir ici de temps en temps. Ils en apprendront bien plus que sur les bancs des amphithéâtres.

— Vous n'êtes vraiment pas intéressée par le prestige et l'argent de ce genre de poste ?

— Le prestige, je m'en fiche. Quant à l'argent, je gagne avec mon cabinet bien plus qu'un doyen.

Il n'osa pas discuter davantage.

Je pénétraï dans la cabine des vestiaires, remis mon sari et refis soigneusement mon chignon. Je jetai un coup d'œil dans le miroir : une créature à la peau de carton mouillé, les yeux noirs et hâves, me rendit mon regard. Il était plus que temps d'aller dormir.

Lorsque j'arrivai à mon quartier cossu sur les hauteurs, loin des miasmes du centre-ville, je découvris une agitation inhabituelle. D'habitude, à cette heure, on voyait divers véhicules sortir des maisons, croiser les camionnettes du laitier, de l'épicière ou du boulanger ou des enfants partir à l'école, accompagnés de leurs nounous. Mais ce matin-là, la rue principale était occupée par une vingtaine de policiers, autant de pompiers, le sol était jonché de branches, de feuilles et de débris. Au lieu de partir au travail, mes chers voisins étaient tous dehors.

J'avisai ma voisine de droite :

— Bonjour, Madame Maho. Que se passe-t-il ? Y aurait-il eu un incendie ? Un cyclone ?

— Oh ma pauvre, c'était pire que ça ! Une nuée de gremlins s'est abattue sur nous en fin de la nuit !

— Des gremlins ?

— Oui ! Il paraît que quelqu'un a tenté de se livrer à la nécromancie dans la Vieille Nécropole et les a fait fuir. Alors ils se sont précipités complètement affolés sur les toits, les fenêtres, ont brisé les vitres... Et en plus, dès qu'ils voyaient un objet en argent, ils cherchaient à s'en emparer. Ils ont mordu Amélie lorsqu'elle a tenté de défendre le service à thé... Il a fallu deux heures à la police pour les disperser. Il y en a encore qui se cachent... Je n'ose rentrer chez moi.

Je hochai la tête et me précipitai vers ma propre maison. Une attaque de gremlins était l'un des désagréments auxquels on pouvait être confronté depuis le retour de la magie dans une ville plusieurs fois millénaire. Les autres étant les goules, esprits récalcitrants et malédiction diverses, sans oublier la possibilité de rencontrer un démon mangeur d'hommes,

voire un dragon. J'en savais quelque chose, gérer ce genre de problème était mon gagne-pain.

Mon jardin semblait avoir été traversé par une tornade. Plusieurs bananiers étaient cassés net, deux des quatre branches maîtresses du manguier étaient à terre, la statue qui ornait la fontaine gisait sur le sol et le banc était retourné. Mais la maison avait tenu le coup. Les talismans que j'y avais placés semblaient avoir fonctionné à merveille. J'ouvris la porte à la volée et tombai sur Prathiba, ma gouvernante, les lèvres pincées, l'image même de la désapprobation.

— Où est Jihane ?

— Mademoiselle est dans le laboratoire.

— Hein ?!

Ma fille savait pertinemment qu'il était interdit d'y entrer sans ma permission expresse. Il ne me manquerait plus qu'un esprit frappeur libéré par mégarde.

— Qu'est-ce qu'elle fait là ?

Le visage de la gouvernante devint encore plus sévère. Une statue de granit. Sans plus discuter, je me précipitai au fond du jardin.

Ji ouvrit avant que j'eusse atteint la porte, sa frimousse pleine d'excitation. Ça ne me prédisait rien de bon.

— Ah, Maman ! C'est fou ! Je vais te montrer !

J'entrai dans la pièce. Tout semblait à sa place. Je fus sur le point de pousser un soupir de soulagement lorsqu'elle revint, un tas de poils roux dans les bras. Un tas de poils avec de grandes ailes membraneuses de chauve-souris. Deux grands yeux couleur

de nuit me fixèrent sans aucune aménité. Une large gueule s'ouvrit sur une rangée de dents pointues et se mit à gronder.

— Un gremlin ?!

La créature gronda de plus belle. Sur moi. Elle ne faisait pas mine de vouloir mordre Ji. Au contraire, elle restait tendrement lovée dans ses bras. La relation de ma fille avec les animaux, magiques ou non, m'a toujours sidérée.

— Il est tombé dans le jardin ! Tu vois, il est blessé, il a un trou dans son aile. Tu pourrais la recoudre, dis ?

Machinalement, je me penchai pour examiner la blessure et manquai de me faire arracher le nez.

— La réponse est non. Il ne me laissera jamais faire.

— Mais je vais lui expliquer ! Tu vas voir.

Après une nuit blanche, négocier avec un gremlin me sembla au-dessus de mes forces. De plus, l'heure tournait.

— Ji, tu vas être en retard au collège ! On verra ce soir ! De toute façon, il faut que je trouve du fil.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais » !

S'il y a une chose qu'elle sait, c'est qu'il était inutile de discuter avec moi lorsque je sors de garde.

— Bon, je vais le mettre au chaud dans ma chambre, lui laisser une jatte de lait et...

— Il est hors de question de le garder dans la maison ! Il reste dans le jardin !

— Bon, bon ! T'énerve pas ! Je vais le mettre dans la mini-grotte !

Je montai dans ma chambre. La maison était silencieuse. De l'extérieur me parvenaient les sifflements des policiers et les cris

des pompiers qui dégageaient la rue. Avant de m'endormir, je passai en revue ma liste de choses à faire : renouveler notre licence, reconduire le contrat de bail, renvoyer les comptes aux impôts. Le cabinet Amrithar et Murali avait augmenté ses profits de presque un quart cette année... Mais il allait falloir garder notre avance sur la concurrence. Et trouver le moyen de prendre quelques jours de congé.

— Un vampire ? Tu es folle ?

J'avais rejoint Tanit au bureau en fin d'après-midi, après le départ des clients. Comme d'habitude, elle parcourait ses notes, les deux pieds sur sa table. Elle me retourna un regard agacé par-dessus son verre de cognac :

— Que voulais-tu que je fasse ?

C'était une bonne question. Je ne m'attendais pas à ce qu'une créature magique nous consulte. Et pour la libérer d'un humain, en plus ! C'était le monde à l'envers ! Que faisiez-vous quand un vampire se promenait au beau milieu de la ville ? Au Nord, il y avait le Magistère et ses licteurs. Sur le Continent Sud la Société des Arcanes et ses sicaires. Aux temps anciens, certains temples avaient des prêtres démonistes. Mais ici, à Jarta, la cité du profit et de la libre entreprise, il n'y avait aucune institution chargée de défendre les honnêtes citoyens contre les buveurs de sang. Voilà un problème qui ne répondait pas à la loi du marché. Je ne me voyais pas en train de poursuivre un vampire. Même pour un milliard d'aspres d'or.

Tanit étira son long corps de panthère.

— D’ailleurs, murmura-t-elle, ces créatures avaient une réputation exceptionnelle au lit. Bien des femmes étaient prêtes à courir le risque d’être égorgées après une nuit inoubl...

— N’y pense même pas !

Elle me fit un sourire espiègle. Son goût du danger dépassait de beaucoup son goût pour les beaux mâles, alors difficile de résister à une combinaison des deux. Elle prit une gorgée de cognac.

— Tu regardes la situation sous le mauvais angle. Ce n’est pas lui, le vrai problème. C’est l’existence d’un individu capable de faire apparaître des vampires, les envoûter... et de s’en servir comme d’une arme.

Mon moral baissa encore d’un cran.

— Tu as raison, dis-je d’une voix éteinte. Qu’est-ce que tu proposes ?

— Onésime a épluché les journaux. Deux individus correspondant à la description de sa victime ont été signalés : un petit malfrat qui a été repêché dans le Petit Canal avec une simple balle entre les deux yeux. Il y a aussi un journaliste qui a disparu. Il était pigiste au *Miroir de Jarta*. Je pensais que comme tu avais aidé une de ses collègues à écrire cet article sur les goules, tu pouvais peut-être lui demander sur quoi il travaillait. Peut-être a-t-il déclenché l’ire d’un seigneur du crime...

— Un gangster pratiquant la sorcellerie ?

— Peut-être sont-ils en train de se moderniser.

J’allumai l’infuseur à thé. J’avais définitivement besoin d’une tasse. Avec une larme de cognac dedans.

— D’autres affaires intéressantes ?

— Hummm... Je ne sais pas. Il y a Norman Stanford qui prétend qu'on a jeté un sort à son usine... Il est venu en personne et a insisté sur le secret.

J'entrepris de déposer les feuilles de thé dans l'infuseur.

— Stanford ? Le patron de l'usine à zombies ? Il devrait crouler sous les malédictions !

— Justement, c'est ce que j'ai trouvé un peu bizarre. Les incidents qu'il a décrits ne sont pas bien importants... D'un point de vue surnaturel. Plusieurs de ses véhicules sont sortis de la chaîne de montage avec des défauts, c'est tout. Mais il a payé mille aspres d'avance.

— Heu... Je suppose que tu as essayé de lui expliquer qu'on ne peut pas trafiquer des centaines de cadavres par pur profit sans quelques conséquences métaphysiques ?

— Oui.

— Et sans succès ?

— Bien sûr.

— Alors que veux-tu qu'on fasse ?

— Effectuer une petite enquête, établir qu'il n'y a aucune malédiction et conclure notre rapport par une référence aux problèmes métaphysiques dont il ne tiendra pas compte. En échange de quoi, on recevra mille aspres supplémentaires.

Je soupirai. On avait déjà eu ce genre de discussion des dizaines de fois.

— Non seulement ce travail ne vaut pas autant d'argent, mais je n'aime pas me mêler d'affaires de zombies.

— On ne s'occupe pas d'eux, mais d'incidents liés aux machines.

— Tu joues sur les mots.

— Pas du tout. Ce sont les faits.

— Ton avidité finira par nous attirer des ennuis, grommelai-je. Tu sais bien que les travaux frisant la nécromancie attirent des dettes mystiques...

— Les zombies ne sont pas de la nécromancie.

La sonnerie de l'infuseur retentit. Je me versai le thé, le cognac et vins m'asseoir.

— C'est une question de définition. De plus, en aidant Stanford à résoudre ses problèmes, tu l'aides à prospérer et répandre l'usage industriel des zombies, ce qui est irrespectueux pour les morts et prive de travail les vivants.

Tanit haussa les épaules :

— Stanford est un requin, mais c'est la loi du marché. Les gens doivent s'adapter.

Je fis un geste d'agacement :

— Et ne m'as-tu pas dit qu'il allait fabriquer des chars d'assaut au Nadinh ? Pour une Quatrième Guerre du Détroit, sans doute ? Ça lui apportera des zombies frais !

Je m'interrompis, me mordant la lèvre. Tanit ne répondit pas. Je venais d'enfreindre une règle tacite entre nous. Ne jamais parler de la Guerre. C'était verser du sel sur des plaies encore vives. Les zombies provenaient de la Troisième Guerre. La Deuxième s'était terminée dix ans auparavant. Nous y avions pris part toutes les deux, moi du côté parassi et Tanit de celui de l'Empire du Nadinh. Deux sociétés rigides, momifiées dans leurs traditions dont les croyances commençaient à se lézarder face aux idées modernes. Elles avaient eu besoin de ces guerres pour maintenir le *statu quo*. À présent, elles étaient toutes les deux exsangues, mais refusaient obstinément de changer.

Le prétexte avait été un gisement d'orichalque, un métal rare et la seule substance totalement inerte face au *Pouvoir*. Ce gisement, situé au Paras, à l'origine, s'était retrouvé sur la frontière entre les deux pays à la suite des hasards de l'Histoire. Avec le retour de la magie, il avait attiré toutes les convoitises. Le Paras avait déterré d'anciennes prétentions territoriales. Le Nadinh, des phrases ambiguës sur de vieux traités. Depuis, des dizaines de milliers de gens avaient laissé leur vie pour ce petit bout de terre qui n'était plus qu'un champ de mines, un *no man's land* inexploitable par qui que ce fût.

Je passai la fin de l'après-midi en paperasse. Après avoir fini les documents administratifs, je parcourus quelques vieux numéros du *Miroir de Jarta*. Dayal Sambar, le journaliste disparu, semblait s'être spécialisé dans la dénonciation de la corruption et des trafics nauséabonds. Bref, le genre d'homme qui faisait cruellement défaut à cette ville. Il avait certainement beaucoup d'ennemis. Cependant, j'imaginai mal un chef de la pègre ou un politicien ordonner à un vampire de l'assassiner. Ces individus n'étaient pas versés en magie d'habitude. Pouvaient-ils payer un sorcier ? Non, me dis-je. Un homme capable de tenir un vampire en son pouvoir n'aurait pas besoin de se faire payer par un chef de gang. Plutôt par un gouvernement ou une grande compagnie.

Ensuite, je tentai d'imaginer comment un individu moderne pouvait faire apparaître et soumettre à sa volonté une créature magique. Comme tout le monde, elles avaient horreur d'être réduites en esclavage. Autrefois, elles finissaient généralement par trouver un moyen de s'échapper, voire de dévorer leur

geôlier. Je parcourus les traités que j'avais sur le sujet. Il n'y avait guère que quelques prêtres yartègiens qui étaient parvenus à les maintenir en leur pouvoir à travers un fragment de leur corps, comme une touffe de poils. Ils leur faisaient garder les cryptes de leurs temples. Cependant, mes livres ne donnaient aucune précision sur la façon dont ils s'y prenaient. Des millénaires avant les Yartègiens, leurs ancêtres, les Atlantes qui faisaient usage de la magie comme nous faisons usage du charbon, avaient eu des instruments d'orichalque appelés tellions. Ces objets formés d'un engrenage à sept pignons fixé sur un triangle isocèle étaient destinés à capturer toutes sortes d'êtres magiques vivant dans d'autres univers, mais de nos jours, il n'existait aucun tellion complet ni aucun texte expliquant comment les fabriquer ou s'en servir.

Je rangeai les livres pour passer à la liste des sorciers réels ou potentiels de la cité. D'abord, il y avait ceux qui, comme Tanit et moi, en avaient fait leur profession. J'imaginai mal l'un d'entre nous être assez fou pour capturer un démon, quel qu'il fût. Cependant, il pouvait avoir entendu des rumeurs. Nous étions encore assez peu nombreux et aussi proches que des sorciers, individualistes de nature, pouvaient l'être. Nous avions formé un club plus ou moins informel qui se réunissait tous les jeudis soirs à l'Auberge du Naga Noir et je me promis d'y faire une enquête discrète.

Ensuite, il y avait les prêtres. Avant la disparition du *Pouvoir*, quatre cents ans auparavant, beaucoup pratiquaient la magie. Ils avaient par ailleurs une tradition d'amasseurs de livres. Bien des sorciers léguaient les leurs à un temple pour être assurés de la sécurité de leurs précieux grimoires. Cependant, nombre

d'Anciens Dieux étaient passés de mode et les biens de leurs temples avaient été éparpillés aux quatre vents.

La cité ne finançait pas d'université, mais une institution philanthropique en avait ouvert une depuis peu. Un laboratoire de magie y avait trouvé sa place avec quelques chercheurs, mais ils s'intéressaient essentiellement à l'étude de la nature du *Pouvoir*, pas à son usage.

Enfin, il y avait une dernière catégorie, la plus vaste et la plus dangereuse : les amateurs. Avec le retour du *Pouvoir*, certains individus s'étaient découverts dotés du fameux *don* et se prenaient pour des dieux. D'autres considéraient la magie comme un passe-temps amusant. Ils s'improvisaient un laboratoire, achetaient de vieux grimoires, fouillaient les ruines antiques à la recherche de talismans. Un mois auparavant, un jeune écervelé avait ainsi disparu dans la zone appelée le Labyrinthe du Traître dans les ruines de l'antique cité de Tourmayeur. Peut-être l'un de ces fous avait-il retrouvé un tellion complet avec son mode d'emploi ?

Cela faisait beaucoup de monde.

Jihane m'attendait dans l'entrée, son gremlin sous le bras. Je soupirai. J'avais espéré que la sale bête allait se sauver et rejoindre ses congénères, mais j'avais eu tort. Ma fille exhiba un paquet de fils, un porte-aiguille, de l'éther, des compresses et même un rouleau de bandages, comme une véritable infirmière.

— J'ai tout préparé, Maman ! Tu vas pouvoir recoudre Zébulon.

— Zébulon ? Tu l'as appelé Zébulon ?

— Oui ! Ça lui va bien, non ?

L'intéressé me fixait d'un regard méfiant, guettant le moindre de mes mouvements. Je soupirai à nouveau :

— Il y a juste un petit problème : si je m'approche de lui avec une aiguille, il m'arrache la tête. Et ton bras par la même occasion.

— Mais non ! On en a longuement discuté tous les deux. Je lui ai dit qu'il avait de la chance, parce que tu es la meilleure chirurgienne de la ville ! Que ça ne durera que cinq minutes et que ça ne fait pas moitié aussi mal qu'on le croit. Et de toute façon, s'il veut voler, il n'a pas le choix. Alors, il sera sage.

Mon associée avait envoyé un démon mangeur d'hommes dans un refuge en centre-ville et maintenant, ma fille tenait un gremlin dans ses bras. Mais qu'est-ce qui m'avait pris de faire ce métier ? Soudain, la créature baissa les yeux. Était-ce une illusion, ou avait-elle pris une expression vraiment malheureuse ? Qu'est-ce qu'un gremlin qui ne peut voler ? Je posai mon sac et pris délicatement son aile, dépliant les fragments de peau qui pendaient autour de l'armature osseuse. Je la sentais trembler. Son propriétaire ne fit pas mine de me mordre, fixant le sol. Finalement, je saisis le fil et le porte-aiguille et me mis à coudre, mon regard allant du visage de la bestiole à mon ouvrage. Il ne bougea pas.

Je serrai le dernier nœud et coupai le fil.

— Voilà c'est fini, dis-je avec un soupir de soulagement.

Jihane serra la créature contre elle.

— Bravo, Zébulon, tu as été très courageux. Regarde ta récompense !

Elle pêcha quelque chose dans sa poche et le lui tendit. Il le saisit et le serra dans son petit poing. Il me fallut une bonne seconde pour réaliser ce que c'était.

— Mais... Mais... C'est mon dé à coudre en argent !

— Ben oui, dit-elle avec aplomb. Tu l'utilises jamais !

— Ce n'est pas la question !

— Au moins là, il a servi à quelque chose ! Regarde comme il est heureux ! Je vais lui faire un nid dans le jardin...

— Il n'en voudra pas. Les gremlins, ça vit avec ses congénères. Dès qu'il pourra voler, il repartira dans son cimetière.

— Dommage.

Elle cala sa bestiole sous le bras et prit la direction du jardin. On dit que les adolescents sont difficiles. Ma fille n'avait pas treize ans et m'en avait déjà fait voir de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

3

Mystique et industrie



TANI T

Je laissai Padmé à ses interrogations éthiques pour me rendre aux archives municipales, trois rues plus loin. La documentation sur l’Ancienne Mangrove s’avéra assez complète. Il s’agissait de la rive d’un bras du Fleuve, marécageuse et infestée de moustiques. Les travaux d’assèchement du Delta, un demi-siècle auparavant, l’avaient rendue un peu plus salubre. Cependant, il restait suffisamment de flotte pour alimenter des machines à vapeur. Plusieurs fabriques s’y étaient installées, puis des ouvriers avec leurs familles. Stanford avait acheté une large partie du terrain dix ans auparavant pour sa première usine. Il avait effectué des travaux supplémentaires car l’humidité ambiante faisait rouiller son équipement. Il y avait eu un petit cimetière de pêcheurs à près d’un kilomètre de là, mais aucune autre mention de temple, chapelle ou autre lieu sacré dans cette zone. Côté mystique, ce type avait choisi son terrain

au poil. Il y avait toujours la possibilité d'une tombe ou d'un temple cachés, comme ceux des adorateurs du Dieu-Traître, mais l'un ou l'autre se seraient manifestés depuis longtemps. De toute façon, j'allais faire un tour sur place le lendemain.

Je retournai à mon bureau alors que le soir était tombé. Padmé, Cassa et Onésime étaient déjà partis. Je me dépêchai de jeter quelques notes dans le dossier. Alors que j'allais mettre les bouts moi aussi, je perçus une onde de *Pouvoir*. Au même moment, des coups résonnèrent à la fenêtre. Dans la pénombre, je parvins à distinguer la forme d'une caisse Janghir. J'ouvris le battant. La caisse s'ouvrit et sortit une épaisse enveloppe qu'elle me tendit. Ensuite, elle me fit signer un reçu et s'envola. Deux ans auparavant, un sorcier astucieux du nom d'Aygun Janghir avait mis au point un sortilège capable de faire voler des objets de moins de sept kilos sur une cinquantaine de kilomètres. Il avait ouvert une compagnie de courrier très lucrative et, depuis, hantait les salons de la bonne société.

Je tirai de l'enveloppe le rapport de Pilkerton. Il était complet, clair et professionnel. De petits incidents sans conséquence s'étaient produits dès l'arrivée des zombies à l'usine. Quant aux malfaçons dont se plaignait Stanford, elles avaient affecté une soixantaine d'autotracteuses du modèle T-20, l'un des plus populaires de la marque. Elles touchaient les boîtes de vitesse et l'allumage qui avaient dû être entièrement changés. Pour la boîte de vitesse, l'anomalie était une irrégularité dans les dentures des pignons et pour l'allumage, une mauvaise position du brûleur. L'explication avancée était un problème d'agencement sur la chaîne de montage. En effet, on pouvait inculquer à un zombie un algorithme de décision simple pour

plusieurs situations, mais il ne pouvait pas de lui-même réaliser que sa machine était mal réglée.

Les autres incidents étaient plus troublants. Stanford ne les avait pas mentionnés. Sans doute obsédé par le résultat de ses ventes, il n'y avait pas prêté attention. Un feu avait pris sur une natte de paille destinée à contenir les scories de métal. Il avait dévasté l'atelier où l'on fabriquait les petites pièces. Le moteur du treuil qui alimentait la chaudière s'était retrouvé bloqué par un caillou et avait nécessité un remplacement complet, arrêtant la chaîne de montage pendant une journée. Le tonneau d'huile destiné à lubrifier les diverses machines s'était renversé, imbibant de nombreux objets stockés sur le sol. Bref, des incidents très divers, sans rapport apparent. Cela pouvait être aussi bien une usine peu soucieuse de sécurité que de la malveillance pure et simple, mais je n'y voyais rien de surnaturel.

Je finis ma soirée à parcourir notre bibliothèque à la recherche de toute information sur les zombies. Comme je m'y attendais, il n'y en avait pas. Techniquement, leur fabrication était à la limite de la nécromancie. Non seulement ni Padmé, ni moi n'étions intéressées par cette discipline, mais elle avait toujours eu un goût d'interdit. Manipuler la mort, c'était plus que de la magie. C'était frôler le domaine des Dieux Eux-Mêmes ! La nécromancie avait été prohibée partout et de tout temps, bien que sa définition variât largement. Aussi, ceux qui pratiquaient cet art mystérieux couchaient rarement leurs techniques par écrit. J'aurais donné cher pour savoir comment les sorciers nadinites, mes anciens frères d'armes, avaient retrouvé le secret de la fabrication de zombies.

Le lendemain matin, je pris mon Pégase 6 pour me rendre à l'Ancienne Mangrove. J'étais heureuse de pouvoir lui dégourdir les pneus. C'était un beau jouet, avec sa carrosserie profilée comme une flèche et ses ailes de cuivre sur les portières, mais je ne pouvais pas l'utiliser à son plein potentiel dans les bouchons de la ville. Je filai à pleine vitesse sur la route, faisant gicler les flaques d'eau.

L'usine se trouvait au bout d'une large voie goudronnée au milieu de ce qui avait été la forêt de palétuviers. Il n'en restait plus que quelques spécimens anémiques. J'entendis le boucan des machines longtemps avant d'apercevoir les grands bâtiments de brique rouge. La fumée qui s'en échappait donnait au ciel une teinte jaunâtre. Cependant, aucune onde magique n'émanait des environs, sauf celle, lente et monotone, des zombies. Le type dans la guérite à l'entrée avait dû recevoir des instructions. Dès que je me présentai, il me salua courtoisement et m'indiqua un coin près du mur pour me garer, avant d'aller chercher le directeur. Ce dernier, un Gurtain énergique d'une cinquantaine d'années, ses cheveux crépus coupés courts, vint m'accueillir pour m'emmener dans son bureau avec un parapluie. Il pleuvait à verse.

En traversant la grande cour, je les découvris. Des zombies déchargeaient un camion de charbon et emmenaient les sacs sur leur tête et leurs épaules, dégoulinants de pluie. D'autres pompaient l'eau pour la chaudière. D'autres encore apportaient des caisses de matériel. Le tout dans le plus grand silence. On n'entendait que le clapotement de la pluie et le

fracas métallique des machines. Il n'y avait pas ce bavardage, ces palabres qui accompagnent le rassemblement d'un grand nombre d'hommes au travail. Avec un surveillant assis sous un porche en tôle, nous étions les seuls vivants. Leur vue, leur odeur de cadavre mêlée à celle, douceâtre, du lotus noir, réveilla des souvenirs que je croyais apaisés. Je cachai mon malaise du mieux que je pus. Clairement, je n'avais aucune disposition pour la nécromancie. Malgré mon trouble, je remarquai une chose : tous n'avaient pas l'air d'avoir été des Nadinites ou des Parassis. Ni même des combattants. Certains semblaient avoir dépassé la soixantaine lors de leur trépas. L'un avait un pied bot. L'armée n'avait pas été réduite à recruter des vieux, des étrangers et des invalides, tout de même ? Le directeur interrompit mes réflexions :

— Impressionnant n'est-ce pas ? Les visiteurs sont toujours surpris.

— En effet. C'est curieux, il me semble que vos zombies n'étaient pas tous des soldats.

Il haussa les épaules.

— Sais pas. Je crois qu'ils nous ont livré tous les macchabées sur lesquels ils ont pu mettre la main. Ils avaient des mercenaires, des auxiliaires, des civils...

— Hum, je comprends. Puis-je effectuer une petite visite ?

— Bien sûr ! Que voulez-vous voir ?

— Les ateliers où se sont produits les incidents.

— Venez.

Le barouf des machines était encore pire dans la longue salle qui abritait la chaîne de montage. Une lumière fumeuse

se déversait par les baies qui s'alignaient sur toute la hauteur des murs. Des poutrelles de fer soutenaient la verrière du toit. Un surveillant bien vivant faisait les cent pas, tandis que les zombies vaquaient à leurs tâches le long d'un tapis convoyeur actionné par un train d'engrenages. C'était fascinant. Tout d'abord arrivait le moteur, puis les autres parties mécaniques du véhicule, suivies de l'habitacle, puis du capot. À la fin, près de l'entrée, était appliquée la peinture. Les deux cadavres qui s'en occupaient en étaient couverts jusqu'aux yeux, mais semblaient n'en avoir cure. Aucun de mes instruments n'indiqua une activité anormale du *Pouvoir*. Je me tournai vers le directeur.

— Alors c'est ici qu'ont été assemblés les véhicules défectueux ?

— Oui, fit-il en allumant sa pipe.

— Quelle était la cause de ces problèmes ?

— Certaines pièces étaient mal taillées. Nous les fabriquons ici même, dans le petit atelier.

— Celui où s'est produit l'incendie ?

— C'est ça.

— Avez-vous une idée de la cause ?

Il haussa les épaules.

— Les zombies, c'est des gars. Morts ou vivants, on ne peut pas leur demander la précision d'une machine.

Pas faux.

Nous ressortîmes pour nous rendre au petit atelier. Dans la cour, des zombies hissaient des sacs de charbon avec un treuil, sur la plate-forme près de la chaudière. L'un des sacs se décrocha et tomba à la verticale sur l'un d'entre eux. On entendit

une série de craquements secs. Malgré sa magie, le cadavre ambulante ne put se relever.

Le surveillant donna un coup de sifflet. Deux morts-vivants posèrent leurs charges, prirent leur camarade désarticulé à bras le corps et le traînèrent derrière le foyer.

— Qu'allez-vous en faire ? demandai-je.

— Le brûler dans la chaudière. C'est le plus simple.

Un autre macchabée rappliquait pour le remplacer. Il devait avoir été très jeune, pas plus de vingt ans. Il lui manquait l'arrière du crâne. Mon estomac, à défaut de mon cerveau, commença à protester. Je respirai profondément et me pris son odeur en pleine gueule. Je dis un peu trop rapidement :

— C'est par où, votre petit atelier ?

Alors que nous montions les escaliers, une autre question me vint à l'esprit :

— Avez-vous des zombies en réserve pour ce genre d'incident ?

— Une quinzaine. Ce n'est pas assez, mais la direction veut réduire les coûts...

— Mais ils ne durent pas plus de quarante-huit mois... Si on ne les casse pas avant. Qu'allez-vous faire, maintenant que les Nadinites ne sont plus en guerre ?

— Il paraît que le patron en a trouvé ailleurs. Il doit bien y avoir une guerre quelque part, non ? ajouta-t-il avec flegme.

J'acquiesçai.

— Est-ce plus simple depuis que vous n'avez plus d'ouvriers ?

— Oh oui ! Lorsqu'on avait ce genre d'incident avec le treuil, les gars se mettaient à faire un raffut pas possible, s'occuper du blessé, insister pour le ramener chez lui, bref, ça interrompait

le travail pour au moins vingt minutes ! dit-il avec candeur en ouvrant la porte. Et encore, parfois sa famille venait protester. Surtout, il y avait ce jeune Sandor qui montait le bourrichon aux autres ! Il voulait qu'on dépense du fric pour sécuriser l'endroit, comme dans son pays ! Toujours le premier à parler de grève !

Je hochai la tête d'un air compatissant.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas renvoyé ?

— C'était un excellent ajusteur. En plus, quand il le voulait, il avait le chic pour motiver les autres au travail.

Un vrai chef, quoi. Mue par une soudaine inspiration je demandai :

— Savez-vous ce qu'il est devenu ?

Il marqua une pause imperceptible. Le genre que seuls un sorcier, un prêtre ou un flic pouvaient noter.

— Reparti dans son village, sans doute.

D'autres zombies étaient assis dans l'atelier, certains derrière des établis contre les murs, d'autres autour d'une longue table au milieu de la salle. Certains taillaient des pièces de métal, d'autres visaient, d'autres encore soudaient. Le directeur m'expliqua que le sortilège qui les commandait était plus complexe et plus cher. Ces précieux cadavres, difficiles à renouveler, étaient donc gardés à part.

J'ouvris mon détecteur et regardai à nouveau le niveau de *Pouvoir* de la pièce. Il n'y avait rien d'anormal. Cependant, avec mon propre sens spécial je crus percevoir une légère distorsion dans son flux. Un peu comme l'eau qui contournerait un minuscule galet dans un ruisseau. Mais cela fut si fugace, que je pensai que ce n'était qu'une illusion. Six sens, ce n'est

pas facile à coordonner. Parfois, ils vous jouent des tours. Par acquit de conscience, je posai mon sac et m'approchai au hasard de l'un des zombies pour l'examiner : yeux vitreux, peau froide, consistance de carton, c'était bien un cadavre ambulante.

Non, il n'y avait rien de surnaturel dans cette usine. À part les ouvriers, bien entendu.

Je ramassai mon sac pour y ranger mes instruments. À cet instant, un autre macchabée se retourna pour saisir un marteau et je croisai son regard vide. Je me figeai le temps de quelques battements de cœur. Parramon ! La dernière fois que je l'avais vu, c'était du mauvais côté d'un flingue. Malgré le flot d'émotions qui me monta au ciboulot, je ne pus détourner mon regard. Il n'y avait pas de signe de blessure apparent. Était-il mort de mort naturelle ? Il se baissa sur son établi. J'aperçus alors un trou sale à la base de son crâne. Une exécution. Une mort parfaitement appropriée pour un maître-espion, mais un manque de respect total pour la dépouille d'un haut gradé. La patrie pour laquelle j'avais versé mon sang était tombée bien bas.

Après ma visite, au lieu de rentrer directement à Jarta, je fis un crochet par le village des anciens employés de l'usine. Le rapport de Pilkerton les exonérait de tout soupçon. Je doutai que l'un d'entre eux ait eu la capacité de jeter un sort, mais qui pouvait le dire, au fond ? La plupart étaient des réfugiés méralais et certains avaient peut-être quelque éducation. J'allais en avoir le cœur net.

La pluie continuait à tomber. À cinq cents mètres du village, je vis un type plié sous une charge de bois clopiner sur la

route. Je klaxonnai et il se rangea sur le bas-côté pour me laisser passer. Une expression de peine infinie ravina son visage prématurément vieilli. Je m'arrêtai à sa hauteur.

— Voulez-vous que je vous dépose quelque part ?

Il me regarda, surpris. Les charrettes de luxe n'étaient pas un spectacle courant dans la région. Cependant, il posa son bois à l'arrière de l'habitacle et grimpa à côté de moi.

— Vous allez au village ?

— Ben oui, grommela-t-il me dévisageant d'un air vaguement suspicieux. Et vous, qu'est-ce que vous faites par ici ?

— Je suis journaliste, mentis-je. Je fais un reportage sur l'usine Stanford.

Il eut la délicatesse de cracher par la portière.

— Ces salauds !

— Vous ne les aimez pas ?

Il marqua une pause.

— Ils ne respectent rien ! Même pas les morts.

J'aurais cru qu'il aurait commencé par se plaindre d'avoir été jeté dehors. Je répondis prudemment :

— C'est un point de vue philosophique adopté par beaucoup de cultures anciennes. Cependant, les penseurs modernes considèrent qu'un cadavre n'a pas plus de valeur que n'importe quel objet matériel.

Il me jeta un regard oblique, mais ne répondit pas.

Je me garai bientôt au milieu du village, si on pouvait l'appeler ainsi. Un groupement de huttes fabriquées avec tout ce que les habitants avaient pu trouver, des branches, des feuilles, des fragments de bâche, des morceaux de caisses... Des ruisseaux d'eau boueuse coulaient entre elles

et les rares habitants que j'aperçus étaient des vieux et des enfants. J'avais laissé la faim, la misère et la résignation loin derrière moi. J'avais presque réussi à oublier à quoi elles ressemblaient.

Les villageois s'approchèrent pendant que mon passager récupérait son tas de bois.

— Bonjour, dis-je courtoisement. Je suis journaliste au *Miroir de Jarta*. Je fais un reportage sur l'usine Stanford. J'aurais voulu avoir votre opinion dessus.

— On a tous été virés comme des malpropres, on n'a rien à bouffer et vous voulez notre opinion ? grogna une vieille, une lourde cruche d'eau sur la tête.

— Bien sûr, dis-je d'un ton neutre. Notre lectorat...

— Attendez d'être remplacée par un zombie ! s'écria une autre. Mieux, être transformée en zombie pour faire le même travail sans être payée et...

Clairement, si quelqu'un dans ce village en avait les moyens, il n'aurait pas lancé une petite malédiction, mais une particulièrement saignante.

— Hum, on m'a parlé d'un Monsieur Sandor qui avait des informations intéressantes, justement.

Je pus voir les visages se figer instantanément. Perplexe, je demandai :

— Savez-vous où je peux le trouver ?

Mon passager baissa les yeux :

— Il...

— Chut ! coupa la femme à la cruche.

Elle se tourna vers moi.

— Allez-vous-en. Vous n'avez rien à faire ici.

— Je suppose que la perte de votre travail a été un coup dur...

— Foutez le camp !

Je n'allais pas me farcir une dispute sans bonne raison. D'autant plus que je venais de réaliser une chose troublante. Certains zombies ressemblaient vraiment beaucoup à des Méralais, comme ceux que j'avais devant moi.

Et je n'avais jamais entendu parler de mercenaires méralais dans l'armée du Nadinh. Ou même chez leurs adversaires.

Je remontai dans mon Pégase et démarrai.

Au lieu de rentrer au bureau, je passai l'heure suivante sur les routes en périphérie de la ville, roulant à pleine vitesse. Cela ne me fit aucun bien. Parramon... C'était de la violation de sépulture. Non que j'eus jamais eu de l'affection pour ce salaud à face de cul, mais il avait quand même été mon chef.

Je suis née à Oudan, fille de riches planteurs nordistes du Dagher. Il paraît même qu'à la naissance, on m'a donné le doux prénom de Cunégonde. Je n'ai que de vagues souvenirs de mes parents. Lorsque les Ouadannais se soulevèrent contre leurs colonisateurs, j'avais quatre ans. Mes parents moururent dans l'incendie de leur plantation, au début de la révolte. Ma nourrice parvint à s'échapper avec moi, mais n'avait nulle part où aller : pour avoir servi les colons, elle était coupable de trahison. Elle parvint à franchir la frontière du Nadinh et échoua à Kéti. Les Nadinites n'avaient pas subi l'occupation des Nordistes. Ils ne partageaient pas la haine de leurs voisins, mais n'étaient pas tendres avec les étrangers. Nous vécûmes d'expédients dans la Décharge, le quartier le plus pauvre de la ville.

Ma nourrice mourut lorsque j'avais dix ans. Je rejoignis alors l'une des bandes de gamins errants qui parcouraient le port.

À quinze ans, il fut temps pour moi de choisir un métier. Avec mon physique et mon doigté, j'avais le choix entre deux professions. Pute, un job calme, mal payé, avec beaucoup de concurrence et voleuse, dangereux, mais beaucoup plus lucratif. Je vous laisse deviner la suite. J'amassai bientôt une petite fortune, plus d'argent que je n'en avais vu de ma vie. Avec la naïveté de la jeunesse, je m'achetai bijoux, robes et fanfre-luches, m'exhibai sans discrétion dans les meilleurs restaurants, draguant sans vergogne les fils des hautes castes.

Par une nuit sans lune, deux types vinrent m'arrêter. Je leur donnai la raclée de leur vie et pris la fuite sur les toits, mais ils avaient des copains en embuscade. Je fus ligotée comme un saucisson et emmenée dans les bureaux des services secrets. Là, on me fit une offre que je ne pouvais refuser : Nadinh venait de perdre la Première Guerre du Détroit et préparait la seconde. Elle avait besoin d'espions. J'avais, paraît-il, le profil idéal. On me donnait le choix entre intégrer le Bataillon Fantôme ou aller au bagne pour plus de vols que je n'en avais commis.

Je choisis la première option et passai les deux années suivantes dans leur camp d'entraînement, au fond de la jungle. Les Nadinites ne font rien à moitié. J'y entrai inculte, sachant à peine lire. J'en sortis capable de distinguer les mille nuances d'un vin de Diomande, de refroidir un type de cent façons et de forcer n'importe quelle serrure. Beaucoup de mes camarades sortaient du ruisseau, comme moi. Il fut facile de nous bourrer le crâne. Le pays subissait la propagande du parti de

la Légion de Fer, au gouvernement depuis dix ans. Ceux qui osaient émettre des doutes étaient envoyés servir la Patrie dans les mines. Notre unique idéal était de nous battre pour Elle et l'Empereur. Nous étions tous prêts à mourir sans l'ombre d'une hésitation. Les meilleurs d'entre nous, nous répétait-on, entreraient dans la Caste des Guerriers. Je fus la plus enthousiaste, la plus dévouée, la meilleure. Je me portai volontaire pour intégrer la nouvelle unité de sorcellerie militaire. Je n'avais aucun don pour la recherche, mais je voulais me couvrir de gloire, même si je devais y laisser la vie. On m'affecta aux Opérations Magiques du Bataillon Fantôme.

C'est là que je fis la connaissance de Parramon.

(Fin de l'extrait)

Dans la cité millénaire de Jarta, la magie refait surface à tous les coins de rue. Les maisons closes sont tenues par des succubes, les cimetières grouillent de goules... Pour Tanit et Padmé, sorcières associées, le travail ne manque pas.

Mais voilà qu'un vampire sollicite leur aide après avoir été envoûté par un inconnu, tandis que d'étranges incidents surviennent

dans une usine dont les ouvriers sont des zombies... Tanit et Padmé pensaient mener des enquêtes de routine, mais leurs découvertes vont les entraîner bien au-delà de ce qu'elles imaginaient. En effet, à Jarta, les créatures de l'ombre ne sont pas les plus dangereuses...



Un roman à deux voix porté par des héroïnes bien campées, une enquête trépidante dans une cité métissée... Avec Sorcières associées, Alex Evans renouvelle brillamment l'imaginaire steampunk.

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 18 €
(clie)

En numérique : 5.99 €
(clie)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-36629-832-1